

L'occupation mérovingienne du site de la rue de l'Hôpital à Soissons. Résultats préliminaires.

L'un des apports majeurs du site de la rue de l'Hôpital à Soissons est la mise en évidence d'une occupation domestique et artisanale de l'époque mérovingienne en milieu urbain.

Actuellement une seule zone sur ce site a été fouillée de manière exhaustive. Il s'agit de la zone septentrionale, d'une superficie de 248 m² (6,2/4 m). Cette surface correspond néanmoins à plus d'un tiers de la surface totale des niveaux mérovingiens décapés. Les structures archéologiques y sont exceptionnellement bien conservées. Contrairement à la majorité des habitats mérovingiens fouillés en milieu rural, c'est-à-dire des sites la plupart du temps arasés par les labours, ici un remblai de terre végétale rapporté, de plusieurs mètres d'épaisseur, scelle les couches d'occupation. L'origine de ce remblai est à mettre en relation avec l'exploitation du secteur en terrains agricoles dès le haut Moyen Âge et plus particulièrement en vignes dépendantes de l'abbaye Saint-Jean-des-Vignes à partir du XII^e siècle. Ainsi, seules les fondations de l'hôpital et d'autres aménagements médiévaux ou modernes ont occasionné des perturbations.

La première phase de fouille ne laissait entrevoir aucune limite de structure en surface à l'exception de quelques trous de poteau identifiés grâce à leur calage de pierres. Une couche, d'environ 20 à 40 cm d'épaisseur, recouvrait l'ensemble. Cette dernière a été fouillée par m², sur toute son épaisseur, jusqu'au substrat géologique sous-jacent. Un abondant mobilier domestique y a été découvert ainsi que quelques témoins dispersés de l'occupation gallo-romaine : céramique, monnaies, tuiles, enduits, etc. Malgré la présence de plusieurs vases entiers écrasés en place, le mobilier mérovingien est relativement fragmenté et sans organisation spatiale apparente. On dénombre pourtant plusieurs centaines de tessons dont de la sigillée d'Argonne tardive, des os d'animaux, des fragments d'objets en fer (clous, outils...), des tuiles récupérées et des monnaies en bronze du Bas-Empire.

Dans une seconde phase, un important ensemble de structures excavées dans le sable argileux naturel a été mis au jour sous cette couche. Des fosses cylindriques et profondes, de simples cuvettes, des trous de poteau, une grande fosse rectangulaire et un puits couvrent ainsi pratiquement toute la surface. Là encore, leur forme et leur concentration sortent du modèle classique des structures rencontrées dans les habitats ruraux mérovingiens. Aucun bâtiment sur trous de poteau et aucun fond de cabane n'ont par exemple été mis en évidence. Toutefois cela pouvait encore s'expliquer par l'étroitesse de la surface explorée avant la fouille d'une de ces fosses cylindriques, la structure 139. En effet, au minimum 60 vases

entiers (nombre actuel des vases remontés) y étaient jetés pêle-mêle et écrasés les uns sur les autres. Aucun autre type de mobilier n'est associé à ces vases si ce n'est dans le comblement final de la fosse au contact de la couche supérieure.

Cet ensemble est homogène à plusieurs titres. Les pâtes (argile et dégraissant sont a priori issues d'une même source de matières premières. Le registre des formes se cantonne à 7 types soit des écuellés (pl. 1-1), des tèles (pl. 1-2), des vases biconiques petits et grands (pl. 1-3 et 4), tous les trois en nombre réduit, plusieurs dizaines de vases globulaires de taille variable (pl. 2-1 et 2), auxquels il convient d'ajouter un vase globulaire muni d'une anse-panier (pl. 2-3), des pichets à bec triflé (pl. 3-1) et des cruches à bec tubulaire eux-aussi réduits à quelques unités (pl. 3-2). Les écuellés, les vases biconiques et les cruches sont systématiquement polis et décorés à la molette. Deux types de motifs sont présents : molette à bandes pointillées (petit carrés) sur un vase, et molettes à bandes de losanges sur les autres dont une est commune aux vases biconiques et aux cruches. Les tèles sont également polies.

Au-delà de ces constatations, l'origine du rejet de ces vases est induite par leur état de conservation. Dans la fosse, plusieurs kilos de céramique piégée par l'accumulation des tessons correspondent à des vases insuffisamment cuits. Au contact de l'eau, l'argile se dissout. Sa structure microcristalline n'a pas été détruite. Le degré de cuisson atteint est par conséquent inférieur à environ 500 °C soit le stade nécessaire à la transformation de l'argile crue en céramique. Par ailleurs, le degré de cuisson sur les vases conservés apparaît graduel d'un individu à un autre. Cette variation, appréciable seulement sur l'ensemble du corpus réuni, se retranscrit par une résonnance sonore plus ou moins prononcée et des différences de teintes des pâtes. Les vases peu cuits sont peu sonores et noir à gris-brun en surface et rouge à cœur. À l'inverse les vases bien cuits sont très sonores et totalement gris foncé à gris clair. Cet aspect, encore peu étudié, pose une nouvelle fois le problème de l'interprétation des modes de cuisson, donc du type de four de potier utilisé et surtout de la distinction des pâtes, carbonatées ou silicatées, à partir du seul examen des couleurs.

Si le rejet immédiat de vases mal cuits peut se comprendre, qu'en est-il pour les autres vases ? Au cours de leur remontage, il s'avère que la plupart présentent des fissures intervenues durant la cuisson. Elles s'observent nettement par la coloration des tranches qui, dans le cas des vases à cœur rouge (atmosphère oxydante), ont été en contact avec les fumées chargées en carbone ce qui leur procure des teintes noires à grises. Autant d'éléments militent donc en faveur de l'hypothèse des ratés de cuisson et par extension de la présence d'un atelier de potier mérovingien en cet endroit.

De ce postulat, l'emplacement du site et la fonction des autres structures s'expliquent plus clairement. Le site est au pied de la butte de St-Jean-des-Vignes qui est formée d'argiles plastiques du Sparnacien enrichies en sables à la base et appropriées à la poterie. Les matières premières sont donc disponibles à proximité. Des analyses chimiques de l'argile insuffisamment cuite récupérée pourrait le confirmer. En tout état de cause, le

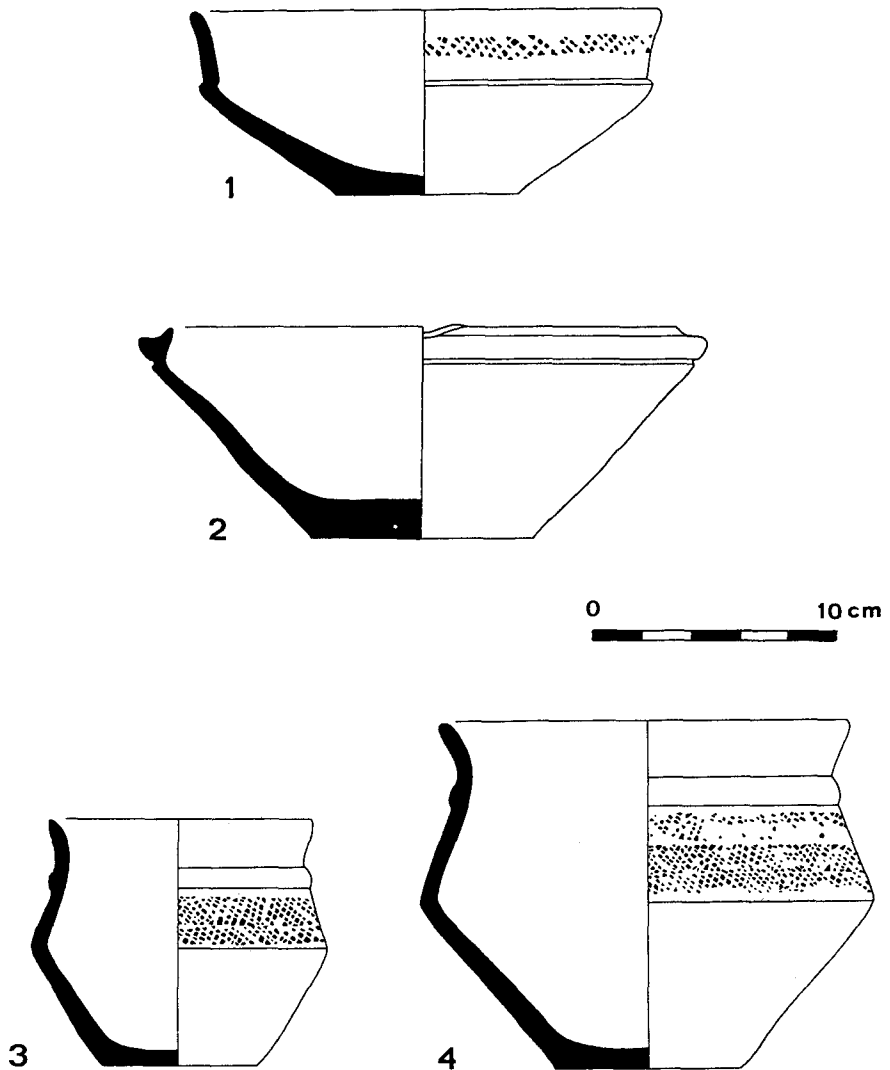


Planche 1 - Structure 139. Formes céramiques représentatives.

1 - Écuelle ; 2 - Tèle ; 3 et 4 - Vases biconiques.

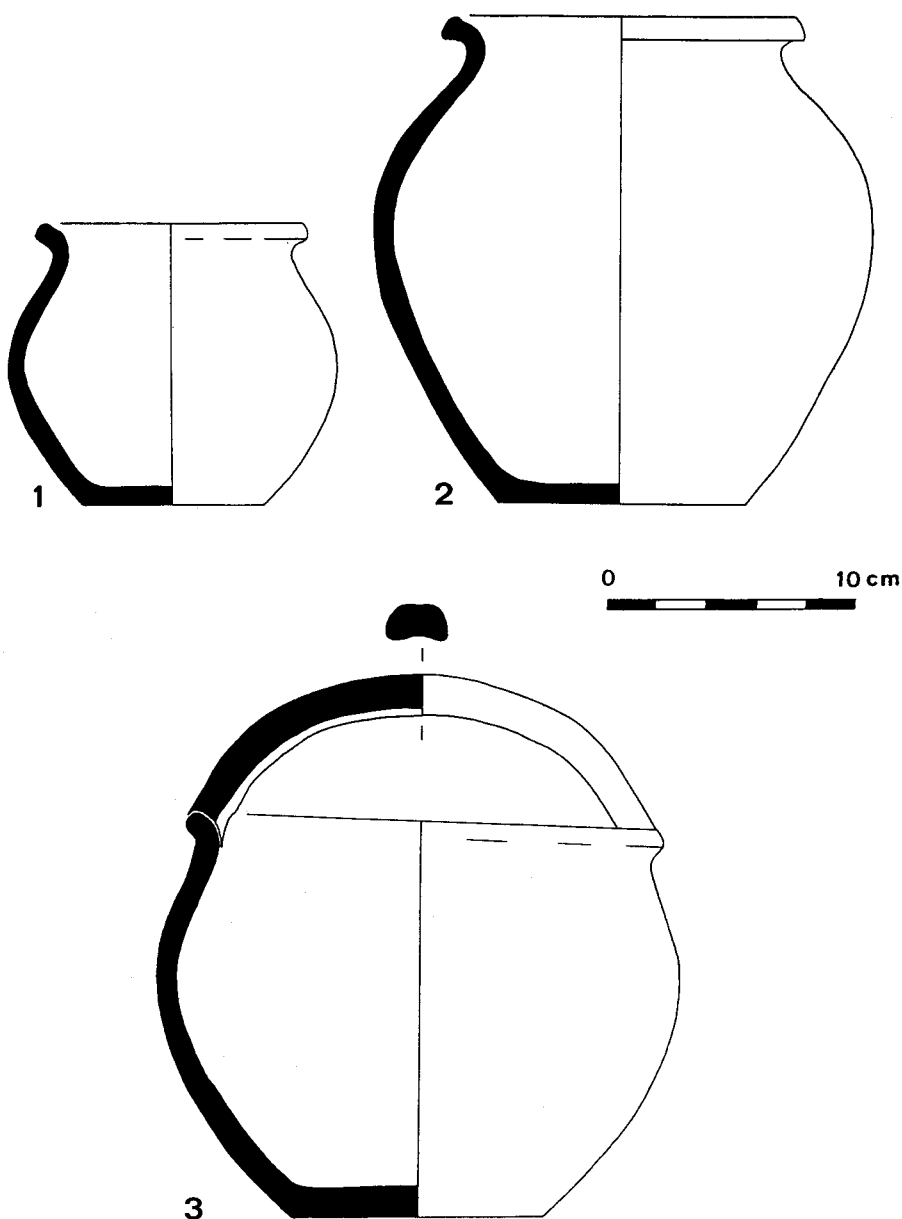


Planche 2 - Structure 139. Formes céramiques représentatives.

1 et 2 - Vases globulaires - 3 - Vase globulaire ansé.

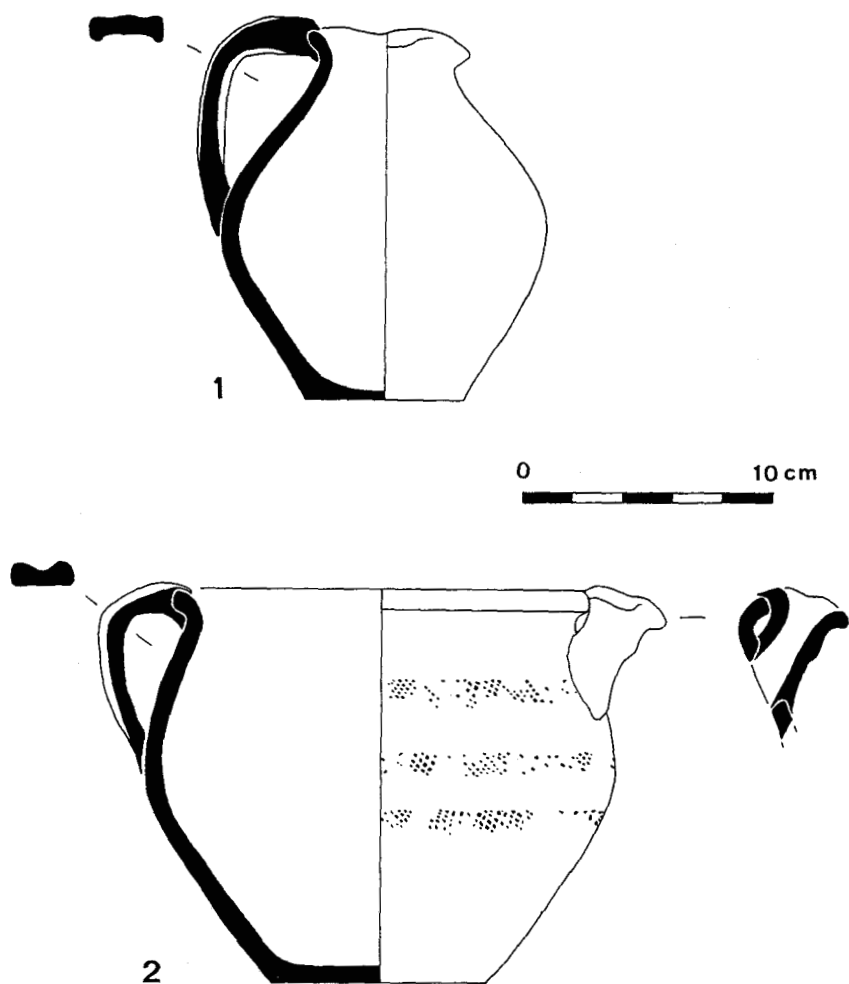


Planche 3 - Structure 139. Formes céramiques représentatives.

1 - Pichet à bec triflé ; 2 - Cruche à bec tubulaire.

traitement de l'argile voire l'extraction sur place sont fort probables. La grande structure rectangulaire découverte contenait effectivement un niveau de grève rapportée sous une couche d'argile pure. Il s'agirait vraisemblablement d'une fosse à décantation d'argile. De même, les nombreuses fosses cylindriques trop peu profondes pour être des puits seraient des fosses d'extraction de sable argileux destiné au dégraissant. Quant à l'approvisionnement en eau nécessaire à la poterie, il était assuré soit par les puits présents soit directement par la Crise dont le cours quoiqu'approximatif passait non loin de là sur le flanc occidental de la butte. Une telle situation topographique caractérise d'ailleurs nombre d'ateliers de potiers connus, par exemple celui de la Z.A.C. de Chevreux près de Soissons est daté de l'époque gallo-romaine ou celui mérovingien de Batta à Huy en Belgique.

Néanmoins, s'il s'agit bel et bien d'un atelier de potier - une extension prochaine des décapages nous en apportera peut-être la confirmation avec la mise au jour de fours -, ce site a également été occupé par un habitat comme le montre le mobilier domestique rejeté dans d'autres structures ou dans la couche de comblement final. Il est fort probable que les potiers de cette époque vivaient à proximité de leur lieu de travail et qu'une fois exploitées, certaines zones étaient réutilisées à des fins détritiques. Une telle dynamique de déplacement des aires d'activités artisanales justifierait de surcroît la courte durée d'occupation du site avant son abandon. Les premières études, sur la céramique et son décor notamment, montre deux phases distinctes d'occupation soit une première, la plus importante, datée de la fin du V^e siècle-premier tiers du VI^e siècle, et la seconde du deuxième tiers du VI^e siècle représentée par la fosse 139.

Pour conclure, rappelons qu'aucune donnée historique ou archéologique ne présageait d'une telle découverte. Nos connaissances sur la topographie de la ville mérovingienne de Soissons, pourtant première capitale du *Regnum Francorum*, étaient jusqu'alors limitées à la localisation d'édifices religieux, de certains cimetières adjacents à ces derniers et du *castrum* hérité de la fin de l'Antiquité. Nous ne disposons donc d'aucune information sur l'urbanisation de la ville de cette époque réputée « obscure » et « barbare », cela de surcroît dans un secteur extra-muros. Ce site artisanal sub-urbain, malgré sa surface restreinte (720 m²) est par conséquent le premier à nous livrer des informations autres que d'ordre monumental sur la ville et relatives à des activités économiques. Le développement des fouilles et surtout le suivi des études archéologiques montre encore une fois combien l'archéologie permet d'éclaircir ou de renouveler les connaissances historiques trop souvent indigentes sur les phénomènes culturels, sociaux et économiques des sociétés anciennes.

Dans le cas présent, les axes de recherches que nous tenterons de développer seront de mieux comprendre l'évolution des villes du haut Moyen Age, héritières des cités gallo-romaines dans leurs institutions et leur rôle de centres producteurs et distributeurs au sein d'un territoire trop souvent fixé sur des limites administratives. Enfin, nous serons plus à même d'estimer le mode de vie de ces hommes à travers leur culture matérielle (cf. ici la céramique) ou leur alimentation.